

Nous avons appris la mort, le 4 décembre, à Madrid, d'Alfredo Grimaldos Feito, journaliste, écrivain et aficionado au flamenco. Les Fondateurs de Briques ont publié en septembre 2014 son œuvre majeure sous le titre *Histoire sociale du flamenco*. L'auteur y établissait à l'aide de rencontres avec la fine fleur du *cante, toque* et *baile* flamencos de la seconde moitié du XXe siècle et d'extraits de chants, remontant jusqu'à la conquête française au début du XIXe, le lien unissant le développement de l'art flamenco et les conditions sociales et politiques. Si les professionnels du *cante jondo* jouissent aujourd'hui d'une reconnaissance sociale inégalée, l'auteur notait que ce fut au prix d'une rupture avec la tradition de transmission orale et d'un appauvrissement de la philosophie de vie ayant donné « la grâce inattendue » à leur art.

Attentif mais non amer, ainsi se présentait Alfredo Grimaldos, lorsqu'il débarqua du vol Madrid-Toulouse en octobre 2014, à l'occasion de la présentation de notre livre en France. La veille, un co-pilote allemand avec précipité son Airbus et ses passagers contre une montagne dans les Alpes. Nous nous félicitâmes de concert que l'équipage d'Iberia n'avait pas eu de telles idées suicidaires. Quelques heures plus tard, à la maison, après le deuxième whisky sec, Alfredo entonnait *a cappella* un de ses tangos favoris, son autre passion musicale. Il était ravi d'être près du lieu de naissance de Carlos Gardel et nous régalaient d'anecdotes de sa vie, elle-même très flamenca ! Apprenant que nous avions publié des livres de José Bergamín, il nous narra les soirées qu'ils avaient passées dans l'appartement madrilène de l'auteur qui donnait sur la place d'Orient, en particulier celle du 20 novembre 1975, à la mort du dictateur, où les milices fascistes faisaient le coup de poing sous leurs fenêtres. Que ce soit lors de la rencontre à l'institut Cervantès de Toulouse, où il croisa le fils de Paco de Lucía, venu présenter son film sur son père précocement disparu, ou lors de la soirée à la *peña* Copas y Compas de Bordeaux, il charma l'assistance par sa justesse bonhomme et enjouée, restant intraitable contre ce qu'il désignait comme des « artistes de laboratoire », ces jeunes flamencos qui se reproduisent hors-sol. S'il reconnaissait la parfaite technique d'une Rocío Márquez, il déplorait un manque de *duende*, surtout lorsqu'elle abordait le répertoire de son artiste chéri, Antonio Mairena. Il n'était pas plus tendre avec Diego El Cigala, qui, selon lui, n'avait pas saisi l'essence du tango. On n'osait imaginer ce qu'il pensait des aventures hétérodoxes d'un Niño de Elche. Les préférences d'Alfredo allaient vers des artistes de tradition : Rafael Romero et ses *cañas*, les *soleas* de Fernanda et Bernarda de Utrera, l'engagement d'un José Menese ou d'El Cabrero, le *duende* taciturne de Luis de la Pica (auquel il a consacré un livre), le grain âpre du chant d'El Torta... Il appréciait néanmoins Enrique Morente, *cantaor payo* qui a bouleversé le *mundillo flamenco* mais en puisant toujours dans les sources du *cante jondo* ; et plus récemment La Macanita, hypnotique *cantaora* de Jerez, qui défendait les *palos* historiques, hors des modes du temps. Nous nous vîmes d'ailleurs à l'un de ses concerts madrilènes, en juin 2015, à la salle García Lorca, au dessus du *tablao* Casa Patas et par l'entregent qu'Alfredo possédait, finîmes la soirée au repas des artistes, échangeant moult histoires *flamencas*, entre *calamares y vinitos*.

Pour Alfredo, les qualités artistiques ne devaient pas être en contradiction avec les qualités humaines. Raison plus laquelle il reconnaissait l'héritage du *cante* de Jerez chez

Manuel Agujetas, mais rejetait féroce­ment les saillies machos et racistes de « cet exéc­rable homme des cavernes ».

Outre sa passion pour le *cante jondo*, Alfredo Grimaldos était un journaliste politique bien ancré à la gauche de la Gauche. Très critique sur la période de la Transition espagnole, qu'il qualifiait de « Transaction », il voyait dans le retour de la démocratie parlementaire à la mort de Franco, une prolongation de la dictature au travers de la monarchie toujours en place au palais Royal. Pas de doute que la récente fuite de Juan Carlos en exil, à la suite de multiples affaires d'enrichissement personnel, n'ait renforcée sa thèse avant-gardiste.

Adios compañero.

« Me muero yo,
de pena, voy a morirme yo,
como me muero mordiendo la corteza
del verde limón. »

Seguiriya de Triana, Antonio Mairena.